

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

MÉLANGES RELIGIEUX,

SCIENTIFIQUES POLITIQUES ET LITTÉRAIRES.

VOL. 9

MONTREAL, MARDI, 17 FEVRIER 1846.

No. 4

CONFÉRENCES DE NOTRE-DAME.

Elle en trouve une troisième dans l'égoïsme intellectuel, c'est à dire dans une certaine individualité de l'esprit qui est propre à chacun de nous. Il est vrai, Messieurs, que nous avons tous quelque chose de commun dans la forme de notre intelligence aussi bien que dans la forme de notre corps ; cependant, cette uniformité n'exclut pas les différences de physiognomie. Aucun esprit, pas plus qu'aucun visage, ne ressemble parfaitement à un autre ; nous pensons et nous sentons diversement, et, par un égoïsme fort naturel, chacun de nous ramène à soi tout le firmament des idées, pour le façonner à sa mesure et le fondre dans sa personnalité. De là un attachement puéril à notre sens, une persuasion que notre esprit est le juge compétent et suprême de la vérité, et une inquiétude naïve en nous-même lorsque nous avons dit d'une idée : Cela n'entre pas dans mon esprit. Eh ! qu'importe ? La question est de savoir si c'est un malheur pour l'idée ou pour vous. Mais nous croyons volontiers que cette raison de refus est une condamnation en dernier ressort, et rien ne nous paraît plus simple que de faire de notre horizon la borne de l'infini. Nous voulons même imposer aux autres notre individualité spirituelle, et nous saisissons avidement le premier pouvoir qui nous donne des serviteurs ou des sujets pour en faire, les esclaves et les adorateurs de notre pensée. Nous sommes surpris qu'on nous résiste ; nous en voulons quelquefois mortellement à un homme qui n'aura pas pensé comme nous dans une seule occasion, en sorte que le signe par excellence d'une grande âme est la modestie, le désintéressement de ses propres idées, la défiance de soi. Mais on n'en arrive là qu'avec le long apprentissage d'une vertu mûrie par l'unité, et jusque là l'égoïsme intellectuel nous pousse à transformer la vérité en nous, au lieu de nous transformer dans la vérité.

Ce troisième élément de la force schismatique est suivi d'un autre, qui est le dernier, mais qui n'est pas le moindre, je veux dire la toute puissance arbitraire de l'esprit. Indépendamment de son goût pour la lumière, de son entraînement vers les ténèbres, de son égoïsme étroit, toutes causes qui le portent à la séparation, l'esprit est libre ; il est libre contre l'erreur, libre contre la vérité, il peut tout ce qu'il veut.

Jugez, Messieurs, si telle est la force schismatique, quelle doit être la force unitaire ; car il faut bien aussi qu'elle existe, puisqu'il existe au monde une société publique des esprits. Supposez qu'aucune force unitaire ne contrebalance la force schismatique, les intelligences, privées de liens, emportées chacune où le vent du hazard les poussera, ne se rencontreront que pour se heurter, et formeront tout au plus quelques agrégations fortuites, comme ces nuages qui passent dans le ciel sans pouvoir jamais s'y créer un jour de repos. Ainsi, pour me servir d'une comparaison qu'il vous a été facile de pressentir, retracez de la mécanique céleste la force que Newton a consacrée sous le nom d'attraction, aussitôt les globes qui peuplent l'éther s'enfuient dans des directions opposées, précipités dans leur course par cette autre force qui est la force schismatique du monde matériel. Ainsi encore, retranchez d'une nation la puissance qui retient en paix les passions et les intérêts de tant de millions d'hommes, et vous la verrez se dissoudre dans les fureurs d'une guerre parricide. Il lui faut un principe d'unité supérieur aux éléments de discorde qu'elle nourrit dans son sein, et ce principe, il a un nom : c'est la souveraineté. Souveraineté veut dire supériorité par excellence, et la supériorité par excellence est celle qui contient et qui produit l'unité. Le souverain est l'Être qui fait l'unité. Dans une monarchie, c'est le prince ; dans une aristocratie, c'est le sénat ; dans une démocratie, c'est l'assemblée du peuple. Mais, sous quelque forme que ce soit, là où est la puissance qui fait l'unité, là est le souverain. Nous voici sur un champ de bataille : cent mille hommes y sont debout, et cependant tout est immobile, tout ce fait, les chevaux, les clairons, la poussière ; que se passe-t-il ? L'unité est en silence et suspendue ; elle regarde, elle attend, elle règne. Puis, un mot tombe de ses lèvres ; le bronze tonne, les chevaux hennissent, les armes se mêlent, les escadrons devorent l'espace : l'unité règne encore, c'est elle qui faisait l'ordre dans l'immobilité, c'est elle qui le fait dans le mouvement. L'unité se taisait, l'unité a parlé, l'unité a été souverain dans l'un et l'autre cas ; voilà toute l'histoire d'une bataille, et toute l'histoire de l'ordre partout et toujours.

Puisque que l'ordre existe aussi quelque part dans le monde des idées, puisque, malgré les effroyables ferments de discorde qui le remuent et le divisent il a pu se fonder une société publique des esprits, c'est donc qu'il existe

aussi une souveraineté intellectuelle, souveraineté dont la doctrine catholique seule est en possession, puisque seule elle a triomphé de la force schismatique qui tient les intelligences en hostilité et en dissolution. De même qu'il n'y a pas de société civile sans un gouvernement civil, ni de gouvernement civil sans une souveraineté civile, il n'y a pas non plus de société des esprits sans une souveraineté intellectuelle, souveraineté qui ne détruit pas plus la liberté de l'intelligence que la souveraineté civile ne détruit la liberté civile, mais qu'il l'établit au contraire, en délivrant les âmes du joug désordonné de la force schismatique. C'est cette souveraineté intellectuelle qu'ont cherché et qui cherchent encore tous les fondateurs de schisme, tous ceux qui aspirèrent, ou par ambition ou par amour des hommes, à fonder l'unité publique des esprits. Quand un philosophe monte dans la chaire, il s'en fait tout simplement un trône, il se pose comme souverain, il cherche dans sa science et son génie le secret de cette supériorité par excellence qui produit l'unité ; et il a raison de le faire, jusqu'à ce qu'ému de son impuissance, il reconnaisse et adore la main par qui règnent tous les rois, et qui, ayant communiqué l'empire de la terre aux conquérants, a refusé aux sages et aux philosophes l'empire de la vérité, pour le donner à Jésus-Christ, et par Jésus-Christ à l'Eglise catholique.

Allons plus loin encore, Messieurs, et cherchons en quoi consiste la souveraineté intellectuelle. Car, tant que nous ne le saurons pas, il manquera quelque chose à l'évidence de nos déductions.

La souveraineté intellectuelle ne peut être que dans les idées ou dans l'esprit. Il est impossible de la placer ailleurs, car tout ce qui est intellectuel est, ou idée, ou esprit, l'objet de la pensée ou le sujet pensant. Or, ce n'est pas dans l'objet ou l'idée qui réside la souveraineté intellectuelle l'idée n'est pas vivante indépendamment de l'esprit qui la reçoit ; elle peut s'altérer en y entrant y perdre sa raclitude et sa force, et n'en sortir, pour passer dans un autre esprit, qu'avec un souffle froid et infécond, comme une flèche mollement lancée par un archer sans vigueur.

Vous en avez d'illustres exemples sous les yeux. L'Eglise grecque a toutes les idées de l'Eglise catholique, à bien peu de chose près, et pourtant l'Eglise grecque git inanimée, n'ayant plus d'unité que celle d'un cadavre environné de bandelettes par les mains sanglantes de l'autocratie russe. La Bible aussi contient les idées catholiques, et les protestants se sont jetés dessus avec l'espérance d'y puiser la vie, l'unité, la souveraineté intellectuelle : y ont-ils réussi ? Beaucoup moins par les grecs ; l'immobilité a conservé à ceux-ci quelque apparence d'un corps, le mouvement a réduit ceux-là à la consistance d'un tas de cendres. Qu'est-ce donc que la vertu des idées en dehors de l'esprit où elle prennent leur forme, leur puissance, leur immobilité ? Mais l'esprit lui-même, qu'est-il, pour que la souveraineté intellectuelle y ait son trône et son action ? Qui sont les esprits dont se compose l'Eglise catholique ? Hélas ! des hommes : vous, moi, le premier enfant qui, au sortir de cette assemblée, ira se confesser. Est-ce donc notre intelligence, prise isolément ou mise en commun, qui possède la souveraineté intellectuelle, cette supériorité formidable qui depuis dix-huit siècles, malgré gré toute la force schismatique dont dispose le monde, captive cent cinquante millions d'hommes autour d'un même dogme ? et de quel dogme ? d'un dogme qui ne satisfait pas leur soif innée de la lumière, qui irrite leur passion pour les ténèbres, qui blesse au vif leur individualité spirituelle, et demande à leur libre arbitre une sanglante acceptation. Quoi ! c'est nous, c'est vous et moi, ce sont mille hommes, cent mille hommes, qui sont capable, par leur propre esprit, d'un tel acte de souveraineté ? n'en croyez rien gardez-vous d'en rien croire ; cela n'est pas possible. En tant qu'hommes, nous n'avons rien de plus que les philosophes et les savants, lesquels n'ont rien pu, et qui n'ont rien pu parce que radicalement tous les esprits sont égaux, parce que nul esprit n'est le souverain d'un autre esprit.

Voulez-vous revenir aux idées ? Voulez-vous conclure que la souveraineté intellectuelle réside dans les idées, et que c'est par leur énergie que le monde nous est soumis ? Mais pourquoi les idées ne se corrompraient-elles pas dans notre intelligence, comme elles se corrompent dans l'intelligence des grecs et des protestants ? Qui donc ou quoi donc leur fait un autre sort chez nous ? Pourquoi si vaines ailleurs, pourquoi si fortes dans l'Eglise ? Vous voyez bien que le cercle est fermé, et que la logique ne nous laisse aucun asile ouvert.

Cependant l'unité catholique existe, elle existe seule au monde ; elle suppose une force unitaire, une souveraineté intellectuelle : qui nous l'a donnée,

puisque les idées ne la donnent pas et que l'esprit de l'homme ne la possède pas ? Evidemment un autre esprit que le nôtre est en nous, un autre esprit nous anime, un autre esprit nous garde, un autre esprit nous parle, l'esprit qui s'était retiré de l'homme à Babel et qui est revenu le jour de la Pentecôte : l'esprit de Dieu ! Le monde est Babel, l'Eglise est la Pentecôte. Si Dieu n'est pas dans l'Eglise, ce sera quelque autre chose, mais à coup sûr ce ne sera pas l'homme.

J'ai poussé jusqu'à l'extrême, Messieurs, l'analyse des causes qui expliquent le mystère de l'unité catholique. Je m'arrêterai encore un instant pour dire un dernier mot au rationalisme.

Le rationalisme nous reproche souvent de manquer de justice à son égard. Il semble croire que nous lui constatons le domaine entier de la vérité, comme s'il était incapable de découvrir ou d'affirmer jamais une seule idée vraie; nous n'allons point jusque-là. Mais, quoiqu'il en soit de ce point, la question entre lui et nous est aussi une question de souveraineté. Nous lui disons qu'eût-il la vérité tout entière, eût-il même, s'il est possible, plus de vérité que l'Eglise n'en possède, il ne raillerait point les esprits dans une unité stable, telle quelle est nécessaire à la vie de l'humanité, parce que le rationalisme le plus sincère et le plus religieux n'est qu'un effort de l'homme en faveur de l'homme, une tentative de souveraineté destinée à se briser toujours contre l'immense force schismatique qui est malheureusement en activité dans le monde moral. Nous ne réclamons pas même pour nous, et tant qu'hommes, cette souveraineté qui échappe depuis six mille ans aux mains du rationalisme; nous savons qu'aucun esprit n'est le souverain d'un autre esprit. Nous professons qu'il est impossible, même à Socrate et à Platon, de se faire un seul disciple, et, à plus forte raison, un seul sujet. L'unité de l'Eglise est pour nous un phénomène divin, le plus grand de tous, et qui ne s'explique que par la présence perpétuelle de l'esprit de Dieu au milieu de nous. Nous croyons que Dieu s'est réservé la souveraineté intellectuelle, et que tout essai pour s'en emparer n'aboutira jamais qu'à la servitude des hommes par l'autocratie, ou à leur ruine par le doute et la négation. Ces deux épreuves, du reste, sont nécessaires à la glorification de l'unité catholique, afin qu'assaillie toujours par des imitateurs armés de la science ou du casque, elle passe au milieu de leurs complots sans faillir à sa destinée, toujours vierge, toujours mère, toujours reine, et voyant s'évanouir en elle les espérances d'une rivalité qui ne la suit toujours que pour la couronner toujours.

Il n'y a pas bien longtemps que, dans la foule des politiques, des lettres et des philosophes, on pouvait se demander avec orgueil ce qu'était devenue la religion catholique. En France, vaincue par la caricature; en Angleterre, croyance des parias d'Irlande, étouffée comme eux par la législation; en Espagne, atteinte de relâchement, et en Italie, attaquée, du moins on le croyait, d'une incurable torpeur; sécularisée en Autriche, profondément méconçue et dédaignée de l'Allemagne protestante, presque tolérée par les mépris du schisme grec, secte à peine visible parmi les sectes de l'Orient, germe fragile autant qu'ignoré dans les vastes territoires des Etats-Unis; par tout confinée aux plus humbles soins domestiques, comme une épouse méprisée que l'on garde par grâce au logis, elle ne comptait plus dans la famille et dans la maison; c'était fini; tellement fini qu'on ne voyait guère moins de bassesse à l'outrager que d'imbecillité à lui rendre hommage, et que les chefs et les conducteurs des esprits, les grands professeurs, les grands historiens, les penseurs, l'honoraient parfois de quelque protection contre les mauvais traitements de leur livre. Seule, cette livre, très insolente et très signare, menait encore le combat contre l'Eglise en déroute. Des compilateurs sans nom, qui commentaient les nouvelles éditions de Voltaire, tels étaient les capitaines qu'on opposait au catholicisme: ils paraissent suffire contre un tel ennemi, et même on leur reprochait de le trop accabler. En 1825, M. de Maistre passait pour fou, et M. de Bonald pour naïf; sur la parole du *Constitutionnel*.

Aujourd'hui, l'on cherche dans quelle contrée de l'Europe et dans quel recorn du monde connu le sentiment religieux, qui est le plus souvent un sentiment catholique, n'est pas ou ne va pas devenir l'objet principal des préoccupations publiques, l'élément des transformations sociales futures, le refuge des libertés, l'espérance des peuples, l'obstacle des gouvernements assez mal inspirés pour le haïr. A la même heure, l'idée religieuse reparait sur la scène politique en vingt pays différents, et vient prendre le premier rôle dans ce solennel débat de tous les intérêts, de toutes les passions, de toutes les doctrines; d'où elle fut naguère presque entièrement exclue. Les enfants d'il y a vingt ans, devenus hommes, choqués et tourmentés des mensonges qui avaient abusé leur jeunesse ont questionné l'Eglise catholique: dans cette république en butte aux mépris de la valetaille et des concubinaires, ils ont reconnu leur mère; ils sont pris pour elle d'un invincible amour; ils ont dit qu'il la remettraient à son rang de puissance et d'honneur. Ce ne sont plus que quelques indignes écrivains qui, pour la combattre, surchargent d'ordures de vieux recueils d'injures et de faussetés; ce n'est plus seulement le ban et l'arrière-ban de la basse littérature qui s'occupent d'accroître l'obscurité et sordide amas de calomnies légué à l'incrédulité militante par le siècle de Voltaire. L'élite des philosophes entre en campagne, bannière haute, traînant après soi l'armée furieuse des pédagogues et la fleur des hommes d'Etat. Rien qu'à ce nombre et qu'à cet acharnement, on peut juger combien l'Eglise est devenue forte, combien de domaines elle reprend

dans son vaste empire, à combien d'intérêts méchants, de passions mauvaises et de vils négoces elle ose s'attaquer.

Un travail de Dieu la multiplie: elle est dévouée, féconde, inépuisable. Chaque année elle laisse un plus grand nombre de missionnaires s'échapper de son sein, où le levain du Calvaire fermenté comme au premier jour. Il faut compter par centaines ces conquérants légués au martyre, qui commencent leur course où finit celle des plus hardis voyageurs. Sans regarder derrière eux ni devant eux, sans demander d'autres secours qu'une prière, assurés de mourir obscurément au milieu des fatigues ou des tortures, ils s'arment d'un crucifix et d'un bréviaire et se lancent à la poursuite des âmes dans la profondeur des contrées inconnues. Dieu, qui suscite ces merveilleux courages, les bénit. Le missionnaire succombe, mais il a fondé une église, et son sang n'appelle pas longtemps un successeur. Chose presque inouïe dans les annales pourtant si riches du christianisme! des femmes même se vouent à ce lointain et viril apostolat. Sous la conduite d'un prêtre, quelquefois seules, elles quittent leur patrie, leur famille, leur cloître; elles vont chez les hérétiques, chez les infidèles, chez les idolâtres, chez les sauvages. Elles reçoivent avec la même sérénité les respects de Constantinople et les outrages de Genève; la mer et les naufrages ne les empêchent pas de se rendre aux vœux des peuples de l'Océanie, hier anthropophages, aujourd'hui chrétiens; elles élèvent les Indiens des Montagnes-Roches; elles s'établissent pour toujours, à l'abri de quelques troncs d'arbres, au fond des noirs forêts de l'Amérique du Nord; servante des expatriés et des sauvages, dans ces lieux si misérables qu'on les abandonne pour rien aux malheureux qui cherchent une patrie.

Derrière ces héros de l'Evangile, l'Europe politique et marchande s'avance avec des desseins bien indifférents, et pourtant elle seconde leur œuvre de salut. Poursuivant des plans séculaires ou cédant à des entraînements soudains, mue par des calculs de lucre ou de puissance, obéissant à un inconcevable mélange de concils mesquins et d'intérêts grandioses, tantôt s'abandonnant à des ambitions folles, et tantôt subissant d'incorrigibles nécessités, l'Europe achève les croisades anciennes et en recommence de nouvelles sur un plan infini; elle détruit l'islamisme en Afrique et en Asie, entame l'idolâtrie policée à la Chine et dans l'Inde; et ne laisse au fétichisme lui-même que les repaires où il cherche un refuge entre la lépre et la faim. Sans doute, les gouvernements chrétiens rougissent d'affronter tant de périls et d'aventures dans le but qu'un certain nombre de leurs grands hommes reprochent encore au fanatisme impolitique des croisés et peut-être au courage improductif des missionnaires. Leurs projets sont plus intelligents et leurs motifs bien autrement purs. Là où la vieille Europe fondait des églises et des principautés chrétiennes, n'ayant plus le même Dieu les mêmes barons, ils établissent des comptoirs et des manufactures. François-Xavier, accompagné de quelques Jésuites, parcourut les mers de la Chine, et par sa seule parole il y convertit cent royaumes. Mais Voltaire s'est moqué de François-Xavier, et la dangereuse astuce des Jésuites est connue. Les flottes, le canon, les armées qu'on enverra dans la Chine traverseront l'eau-de-vie française et l'opium anglais contre le thé, la laque et la soie. Il est question d'élever le monde à la civilisation du négoce et de l'industrie, non à celle du christianisme. Mais "l'homme s'agit et Dieu le mène." Ces vues mercantiles de l'Europe moderne, si rapidement servies par l'inquiétude fougueuse des esprits, par l'audace entreprenante des ambitions, par l'insatiable avidité du gain, par le prodigieux développement des sciences, vont plus directement peut-être que l'entraînement religieux du moyen-âge, à la destruction des cultes anti-chrétiens. Ne sont-ce pas, avant tout, ces cultes qui s'opposent aux envahissements de l'Europe? L'islamisme est notre ennemi en Afrique, comme il est celui des Anglais dans l'Inde. Il faudra bien un jour le combattre sur le Liban; ses dernières convulsions au Caire et à Constantinople obligeront les forces chrétiennes d'y étendre étrangement leurs conquêtes. Or, la croix n'est pas accoutumée d'aller moins loin que le sabre, et souvent elle reste lorsqu'il se retire ou s'enfuit. M. de Maistre, ce *Voyant* dont se moqua si fort M. Cauchois-Lemaire, annonçait, sous le règne du *Constitutionnel*, qu'avant cinquante ans on dirait la messe à Saint-Pierre de Genève, à Saint-Paul de Londres, et peut-être à Sainte-Sophie de Constantinople. Beaucoup de ceux qui vivent aujourd'hui peuvent raisonnablement s'attendre à voir, encore plus magnifique, l'étonnant avenir que ce grand homme a salué des bords de son tombeau. L'auguste sacrifice des chrétiens ne sera pas célébré seulement où il l'a prédit: sous l'égide d'une seconde révolution faite par Voltaire, on l'offre librement et publiquement en de lointains déserts dont il n'a pas même connu les noms; on l'offre à Alger et à Constantine, dans des moquées que la croix désigne et qu'ombrage le drapeau tricolore; on l'offre à Tunis et à Siam; il déploiera ses divines pompes à la Mecque, à Fez, à Pékin, et qui peut dire ce qu'avant cinquante ans le catholicisme anglais accomplira dans la Perse et dans l'Inde.

Suite et fin au prochain numéro.

CORRESPONDANCE.

M. L'EDITEUR,

Plusieurs ecclésiastiques réunis, le 6 du courant, à St. Benoît, pour assister à un service funèbre que M. Neyron, curé du lieu, faisait célébrer pour le repos de l'âme de sa mère, s'étant formés, dans l'après-midi, en assemblée régulière sous la présidence de messire Paquin, curé de St. Eustache, pour

avisé aux moyens de soutenir et répandre la publication des *Mélanges Religieux*, ont été unanimement d'avis :

1°. Que chaque membre du clergé, autant par zèle que pour ne point rester étranger à tout ce qui peut intéresser la religion dans les diverses parties du monde se fit un devoir de souscrire aux *Mélanges Religieux* sur le pied du prix ordinaire d'abonnement ;

2°. Que le journal contient ce qui peut intéresser les différentes classes de la société, savoir : nouvelles religieuses, politiques, littéraires et surtout des extraits des meilleurs ouvrages sur l'agriculture, mis à la portée des cultivateurs afin qu'il put plus aisément être répandu parmi les populations de la campagne ;

3°. Que le journal fut offert aux instituteurs et institutrices pour la moitié du prix ordinaire d'abonnement, c.-à-d. deux piastres ;

4°. Qu'on évitât à l'avenir de faire dans le journal des appels au clergé pour les arrérages d'abonnement, mais qu'on nommât des collecteurs qui les réclameraient à domicile.

Ont signé le procès verbal de l'assemblée,

PAQUIN, Ptre., Président,
FRS. BONIN, DALLAIRE, CREVIER, COLGAN, BOURASSA.

R. NEYRON, Ptre. Sect.

Nous soussignés souscrivons volontiers aux résolutions ci-dessus.

L. LEFEBVRE, Ptre.,

F. X. MARCOUX, curé de St. Raphaël.

Nous répondons à la communication de l'assemblée de St. Benoît que nous nous ferons un devoir de mettre leurs avis à exécution, nous donnerons comme l'ont fait ceux qui étaient avant nous, les nouvelles, les extraits des meilleurs ouvrages, et les nouvelles politiques sans y prendre part ; c'est-à-dire sans pencher d'un côté ou d'un autre, à moins que ce ne soit pour des choses qui concernent uniquement les affaires de la province, sans épouser les disputes de partis. Quand aux écrits sur l'agriculture, il nous serait difficile de nous en occuper pour le moment ; nous pourrions pourtant de tems à autre, donner quelques morceaux qui pourraient servir dans la pratique aux cultivateurs, sans entrer dans la théorie de la culture.

Quand à donner notre journal pour moitié prix à MM. les Instituteurs nous le désirons de tout notre cœur d'autant plus que notre intention est de rédiger notre journal de manière qu'il puisse être mis entre les mains des jeunes élèves surtout des collèges et des écoles principales. Mais pour le moment il nous est difficile de faire cet abandonnement de la moitié de la souscription, il nous faudra voir auparavant si le nombre des abonnemens pourra suffire à nos dépenses.

Quand à l'agriculture, pour le présent nous nous ferons un devoir de publier les communications qu'on voudra bien nous adresser.

BULLETIN.

A nos Abonnés.—Ordination.—Extrait du Catholic Herald de Philadelphie.—Naufrage épouvantable.

En commençant une nouvelle période des *Mélanges Religieux*, il est à propos que les nouveaux éditeurs et rédacteurs fassent connaître à leurs abonnés et au public en général quels sont leur principes, et quelle sera la ligne de conduite qu'ils ont dessein de tenir.

Un lord anglais entrant dans la boutique d'un imprimeur, y trouva plusieurs papiers étendus sur sa table, il en prit un qu'il parcourut quelques instants, et le rejeta en disant : papier insignifiant et sans couleur ; il en prit un autre, mais l'imprimeur craignant déjà d'avance, lui observa qu'il serait moins content du second, parce que c'était un papier opposé à ses opinions ; le lord le lut, et s'écria : bon papier, parce qu'il défend bien ses principes. Nous sommes forcés de le dire. Quelques-uns peut-être trouveront notre journal sans couleur, car nous l'avouons d'avance, on n'y trouvera aucune dispute de politique absolument aucune, cependant notre papier ne sera pas pour cela sans couleur, puisque nous aurons la sainte cause de la Religion à défendre et que nous ferons tous nos efforts pour la faire aimer ; cependant nous ne prétendons point nous prendre corps à corps avec aucun journal quelconque, qui voudrait disputer de Religion. L'esprit de controverse n'est plus de notre tems ; on n'en est plus au tems des guerres de religion. La controverse a eu son tems, mais à présent elle ennuie généralement les savans comme les ignorans. D'ailleurs à quoi bon répondre en français à un journal qui donne l'attaque en anglais, ce ne sont plus les mêmes lecteurs ; par conséquent ça ne pourrait que donner des doutes à ceux qui n'ont jamais douté. S'il devient nécessaire de combattre les journaux protestans ou anti-catholiques, il sera plus expédient que cette tâche tombe entre les mains des catholiques de langue anglaise. Si par fois nous sommes obligés de relever que-

quels erreurs, ce qu'à Dieu ne plaise, nous le ferons sans acrimonie et surtout sans personnalité quelconque, nous tâcherons d'observer en tout point la charité chrétienne. Au lieu de répondre directement, notre système sera de donner en réfutation des morceaux choisis des meilleurs auteurs. Si nous ne faisons rien pour confondre l'erreur nous manquons à notre mission et nous démentirions le titre de notre journal.

Nous le répétons ; les disputes de Religion sont parfaitement inutiles d'abord, pour les Messieurs du clergé qui n'ont pas besoin de nos faibles lumières pour s'éclairer, pour les laïcs instruits qui ont mille autres moyens de s'instruire en consultant les bons auteurs, ou des personnes plus instruites et plus éclairées qu'eux par leur état et leur profession, enfin pour nos bons habitans dont la foi est ferme et entière à proportion que leurs mœurs sont pures et intactes, et quand aux dissidans au lieu de les éclairer la dispute ne sert qu'à les irriter et les endurcir.

Malgré tous nos bons desirs de vouloir contenter surtout nos abonnés, nous ne nous flatons point de pouvoir y réussir ; la tâche dont nous nous sommes chargés nous effraie ; nous avons besoin de l'indulgence du public, car ce n'est pas une chose facile de plaire à tout le monde ; il y a tant de goûts, d'opinions différentes que nous ne pouvons espérer de plaire à tous. Mais pour quelques morceaux détachés, pour quelques hors d'œuvre, qui par tems se glissent dans un journal, il ne faut pas pour cela le vilipender, et encore moins le jeter de côté, mais il faut s'attacher à l'esprit et à l'ensemble du journal. Lorsque nous serons en défaut nous prions nos amis de nous avertir avec charité, et nous recevons toujours avec plaisir les avis et les instructions dont on voudra bien nous favoriser ; c'est surtout avec l'aide de nos savans et indulgens confrères que nous espérons pouvoir remplir la tâche qui nous est imposée, et surtout, comme cette tâche n'est pas de contenter les goûts d'une science vaine et frivole mais que son but est religieux avant tout et par-dessus tout, nous aurons toujours réussi, au moins au sentiment des personnes pieuses et chrétiennes si nous pouvons ajouter à la fin de notre ouvrage, *ad majorem Dei gloriam*.

✍ Nous prenons la liberté d'adresser le présent numéro à plusieurs personnes qui ne sont point sur la liste de nos souscripteurs ; si elles veulent bien nous honorer de leurs suffrages, nous leur en saurons bon gré. Dans le cas contraire nous les prions de nous renvoyer les premiers numéros qu'elles pourraient avoir reçus comme marque qu'elles refusent.

—Dimanche dernier à Varennes, par Monseigneur de Kingston a été ordonné prêtre M. Et. Hicks. MM. Hudon, Quiblier, V. G. et MM. Primeau, Pepin, Plamondon et Lemay assistaient à l'ordination. M. Quiblier a prêché avec son éloquence ordinaire et bien connue que le prêtre est l'homme de Dieu et du peuple comme ambassadeur entre le ciel et la terre. Son discours a attiré l'attention de tout l'auditoire dans laquelle se trouvaient Madame Hicks, mère du nouveau reçu et son oncle le docteur Alexandre.

—Nous n'avons traduit le morceau suivant du *Catholic Herald* que pour faire voir la tendance générale du protestantisme vers le catholicisme, mais on ne voit nulle part que le catholicisme tende vers le protestantisme ; aussi rien de plus naturel qu'une fille qui a quitté la maison de sa mère ne cherche à y entrer, malgré les reproches qu'elle prétend lui faire pour se disculper de son évasion. Quand au millénisme du révd. prédicateur, et à son opinion, que la désunion des deux églises vient plutôt de la politique que du dogme, nous n'avons point besoin de prévenir nos lecteurs là-dessus.

“ *L'Union de l'Eglise*.—Le révd. E. M. Johnson, de l'Eglise épiscopale de St. Jean de cette ville (Brooklyn), a débité dimanche dernier, l'après-midi, un discours vraiment remarquable sur l'Union de l'Eglise—ou sur un plan d'union de toutes dénominations chrétiennes s'unissant en une seule et même cause. La tendance de ce discours était un désir d'union avec l'ancienne Eglise-mère ; au moins en y donnant toute notre attention, nous avons été portés à le croire ainsi. Quand la séparation eut lieu entre l'Eglise protestante et l'Eglise romaine, ce n'était pas ; a-t-il dit, dans l'intention qu'elle fut permanente, et il saluerait comme un bon présage la rejection de l'erreur moderne pour adopter l'ancienne vérité. Le révd. monsieur n'était pas étranger aux objections presque insurmontables qui seraient suscitées contre ce plan d'union par l'Eglise de Rome elle-même ; mais personne ne regrettait tant ces difficultés, et priaient plus sincèrement pour les faire disparaître que lui-même. Il voit qu'un meilleur sentiment prévaut déjà dans les deux églises et il exhorte ses auditeurs de ne plus nourrir ses idées qui ont dans le prin-

cipe conduit à la séparation, et au lieu d'entretenir des pensées de haines contre l'Eglise Romaine, il vaut mieux prier pour elle. Il est opposé aux efforts mutuels faits par les deux Eglises pour la conversion de l'une et de l'autre, parce que l'expérience jusqu'ici a prouvé qu'ils étaient inutiles car peu jusqu'à présent ont changé tant d'un côté que de l'autre, et le nombre relatif de leurs membres est à peu près le même. Les principaux obstacles à l'union proposée surgissent plutôt de jalousies nationales, et de querelles politiques, que de la différence des doctrines et des pratiques des églises romaines et anglicanes. Les préjugés populaires tendent aussi à tenir la brèche ouverte. Il concluait aussi à exhorter chaudement ses auditeurs de prier pour *le millennium*, que l'union doit amener; alors au lieu d'être séparés toutes dénominations quelconques, s'uniraient pour le grand but de la conversion des infidèles.

—Le *Melbourne Herald* du 13 septembre, donne les particularités d'un des plus terribles naufrages dont on ait entendu parler de mémoire d'homme et dans lequel 414 personnes ont perdu la vie. Le *Catarqui*, capt. C. W. Finsay, bâtiment d'émigrés, de 500 tonneaux faisait voile de Liverpool avec 360 émigrans et l'équipage composé de 66 âmes, y compris deux docteurs. Les émigrans étaient principalement de Bedfordshire, Staffordshire, Yorkshire, et Nottinghamshire. 120 environ étaient mariés ayant leurs familles composées en tout de soixante et treize enfans. Rien d'extraordinaire arriva jusqu'au 4 d'août, jour que le vaisseau fut porté à la côte sur le côté ouest de King's Island, à l'entrée du détroit de Bass. Le bâtiment s'emplit en quelques heures, et une scène d'horreur sans pareille eut lieu pendant la nuit. Avant que le jour fut arrivé il ne restait que trente personnes vivantes; le reste ayant été entraîné dans l'abîme par la violence des lames, il n'y eût que neuf personnes de l'équipage de sauvés. *New-York Express.*

NOUVELLES RELIGIEUSES:

CANADA.

Ecoles chrétienne des frères.—Hier, pour la première fois depuis la funeste incendie du 25 juin qui détruisit, avec le reste du faubourg Saint-Jean, la maison de la Société d'éducation, rue des Glacis, où se tenait l'école de ces bons Frères, nous eûmes le plaisir, et c'en est toujours un nouveau pour nous, d'assister à un examen des élèves de cette admirable institution, dans la même maison relevée de ses ruines. Comme tous ceux qui jouissaient de ce plaisir pour la première fois de leur vie, les progrès des élèves nous auraient étonnés, si nous n'avions assisté à des examens précédents. Une particularité du plus touchant intérêt qui a distingué celui, outre la circonstance où il se faisait et le souvenir de ce qui s'était passé depuis le dernier examen, c'est qu'avant la distribution ordinaire de prix faite à l'encan par M. Duval, président de la Société d'Education, il en fut faite une autre, par M. le curé de Québec, de prix envoyés de Paris, à l'adresse d'un bon nombre des élèves, avec une attestation signée de la main du vénérable frère Philippe, supérieur-général de l'Institut, d'après une liste qui lui avait été transmise, par le Frère Directeur, des élèves qui s'étaient le plus distingués par leurs progrès et leur bonne conduite. *Canadien.*

FRANCE.

—M. l'évêque de Châlons nous fait l'honneur de nous adresser la lettre suivante, que nous nous empressons de publier :

« Monsieur le Rédacteur,

« Presque chaque jour, en nous parlant de l'Angleterre, non-seulement vous nous donnez des espérances, mais vous nous annoncez de nouvelles conversions, de nouveaux triomphes de la vérité sur l'erreur, et nous partageons votre joie, nous en bénissons le Seigneur, nous le conjurons de répandre de plus en plus ses lumières sur une si illustre nation qui fut autrefois par son zèle, par ses nombreux établissemens et mérita d'être appelée *l'île des Saints*. C'est ce que nous verrons encore, je n'en doute pas à en juger par le noble élan qui se manifeste chez nos voisins d'outre-mer. Depuis longtemps le clergé et les âmes pieuses du diocèse de Châlons s'unissent aux prières qui se font, à cette intention, dans tout le monde chrétien.

« Quel objet nous doit être plus cher dans l'intérêt de la gloire de Dieu, et pour le bonheur d'un grand peuple ? Oui, cette récompense sera accordée, j'en ai la ferme confiance, à ces doctes personnages, à ses illustres savans, surtout de l'Université d'Oxford, à ces hommes généreux dont vous nous parlez; et qui ont tout sacrifié, honneurs, dignité, fortune, etc., pour rendre à leur foi, à la vérité connue, un si éclatant témoignage. Ah ! le Seigneur, qui n'est jamais en reste avec ceux qui le servent, leur en tiendra compte, et saura bien les dédommager de ce qu'ils ont perdu; c'est de ce que je suis assuré. Ces nobles cœurs se sont montrés les premiers dans la carrière, ils auront de nombreux imitateurs; et leurs noms que vous nous citez, destinés à vivre dans la mémoire des hommes, seront écrits dans le ciel.

« Que dirai-je encore, Monsieur ? Nous n'avons point fait à Châlons, comme dans d'autres villes, démonstrations, de cérémonies publiques, pour exprimer à nos frères d'Angleterre notre sympathie, pour leur témoigner la douce joie que nous fait éprouver leur retour. Mais nos sentimens, à cet

égard, n'en sont ni moins vifs ni moins sincères, et nous remercions Dieu tous les jours de ce qu'il a daigné faire pour eux. Dans cette vue, nous nous joignons à toute l'Eglise, à ces légions d'apôtres, de martyrs et de confesseurs anglais, dont le nombre n'est bien connu que dans le ciel, et nous disons avec eux, en louant ce grand Dieu qui remplit tout de sa majesté : *Te sancta confiteatur Ecclesia : te gloriosus apostolorum chorus ; te martyrum candidatus laudat exercitus.* Ce souvenir est pour nous tous les jours : je vais de nouveau le rappeler à nos prêtres et aux fidèles qui continueront de prier et de s'acquitter avec zèle d'un si sacré devoir.

« Recevez, je vous prie, Monsieur le Rédacteur, etc.

« M. J., évêque de Châlons. »

De toutes parts, à la voix de leurs premiers pasteurs, les fidèles catholiques de France continuent d'offrir à Dieu les plus ferventes prières en faveur de nos frères séparés. Aux évêques qui ont publié à ce sujet des Mandemens ou des Lettres circulaires à leur clergé, nous devons ajouter NN. SS. les évêques de Gap, de Limoges, de Périgueux, de Rodez et de Nancy.

—La crèche reçoit les enfans pauvres dont les mères travaillent hors de leurs domiciles et se confondent bien ; —leur procure un air pur, une alimentation saine, des soins non interrompus ; —laisse aux mères la liberté de leur temps et de leurs bras, et leur permet de se livrer au travail sans inquiétude ; —rend aux écoles beaucoup d'enfans que la nécessité constituait gardiens de leurs petits frères ; —utilise, comme herceuses, quelques pauvres femmes sans ouvrage ; —établit un lien de plus entre le riche et le pauvre ; —et complète l'ensemble de soins dont la société chrétienne, seconde mère des citoyens, entoure l'indigent depuis le berceau jusqu'à la tombe.

La crèche diminue le nombre des pauvres, des unions illicites, des enfans illégitimes, des enfans abandonnés ; elle aide à moraliser la classe indigente.

Il existe trois crèches dans le 1er arrondissement ; une quatrième crèche va s'ouvrir bientôt sur la paroisse de la Madeleine.

108 enfans sont admis à jouir du bienfait de ces nouveaux établissemens, qui ne sont encore soutenus que par la charité.

ANGLETERRE.

Bonne foi protestante.—Les organes du protestantisme anglais en sont réduits au mensonge pour pallier l'effet produit par les pertes que vient de faire leur église. Non-seulement, ils n'ont pas signalé au public toutes les conversions opérées ; mais encore, chaque fois qu'ils ont eu à en constater quel qu'une; ils ont insinué qu'il fallait se méfier des bruits répandus sur la conversion de telle et telle personne, ajoutant qu'ils étaient, pour la plupart, complètement faux. Le *Morning-Post* a même annoncé, sur la foi d'un correspondant, que plusieurs des ministres anglicans récemment convertis dépréciaient la précipitation avec laquelle ils étaient entrés dans l'Eglise romaine. Il prétendait que certains ministres (dont il donnerait les noms) se proposaient de reprendre leurs fonctions dans l'Eglise anglicane; tant ils s'ennuyaient du repos auquel les condamnait l'Eglise catholique; en les forçant de vivre dans la communauté laïque.

Parmi les personnes que désignait le *Post* se trouvait M. Seager, vicaire assistant du docteur Pusey dans l'enseignement de l'hébreu. M. Seager a relevé la calomnie du *Post* par la lettre suivante :

« Vous avez publié dans votre journal, sur l'autorité d'un correspondant, une grossière fausseté me concernant. Elle consistait à dire que je déplorais ma séparation de l'Etablissement anglican. La moindre réparation que vous puissiez me faire est de donner la même publicité au démenti plein d'indignation par lequel je réponds à cette assertion mensongère. Loin d'avoir des regrets, je vous déclare, au contraire, que ma satisfaction a toujours été croissante, ainsi que la conviction de l'obligation absolue, impérative et inaltérable où j'étais d'agir ainsi; j'ai en outre le sentiment des bénédictions inappréciables et extraordinaires que cet acte m'a procurées. Je suis certain de m'être toujours exprimé conformément à ce que je vous écris. L'assertion de votre correspondant ne peut donc être qu'une invention faite à plaisir, ou (l'on doit le penser charitablement) le résultat d'une méprise, venant peut-être d'une simple conjecture qui aura été négligemment donnée comme un fait. On ne saurait publier qu'à l'occasion de la conversion de M. Bernard Smith, une lettre portant son nom fut inventée et publiée par les journaux; on se rappelle aussi la fameuse bulle papale forgée il n'y a pas longtemps pour le succès d'un meeting protestant tenu à Dublin. Dans l'une et l'autre cas, le mensonge n'eut qu'un succès du moment.

« Votre correspondant s'imagine que le désir d'exercer les fonctions sacerdotales, ce dont je suis privé en ce moment, me porte à rechercher la *prize de l'esprit* dans l'union avec l'établissement anglican.

« Votre correspondant ne peut guère comprendre combien, aux yeux d'un catholique, les hautes positions en dehors de la vérité sont comparativement inférieures aux places les plus humbles de ceux qui ont le bonheur de vivre dans son sein. Quant au bénéfice de cette conduite, quel espoir d'attirer les autres à la vérité en m'en éloignant moi-même et en apostasiant mon Dieu ?

« Mais il est inutile de pousser le sujet plus loin. Si jamais votre correspondant est amené, par la grâce de Dieu, à savoir ce que c'est que la vérité, il comprendra que les idées d'un Esquimaux sur la nature et les goûts de la vie littéraire et polie ne sont pas plus éloignés de la réalité que les notions actuelles de votre correspondant sur le catholicisme de ce qu'il est réellement.

CHARLES SEAGER.

L'affaire de M. B. Smith et celle de la bulle pontificale, que M. Seager

a soin de rappeler, donnant une haute idée de la bonne foi protestante.

SUISSE.

— On nous écrit de Lausanne :

Lés violences que notre gouvernement se permet d'exercer contre une confession chrétienne, dans la personne de ses ministres, montrent les redoutables progrès qu'a fait le radicalisme depuis son triomphe du mois de février dernier. Il est encore quelques simples qui se demandent comment, dans la Suisse protestante, un gouvernement ose se porter à un pareil attentat : et pour l'oser, quel est son appui ? Jusqu'où s'étendent les ramifications d'un complot qui a pour objet la destruction complète de la confession protestante, en tant qu'elle conserve encore quelques éléments chrétiens ? Après avoir échoué dans leur projet de garrotter et d'éteindre enfin le christianisme catholique, ces rationalistes pratiques se ruent sur les chrétiens de la confession protestante. De même qu'ils désignent tous les catholiques sincères et fidèles sous le nom de *jésuites*, ils qualifient tous les protestants croyants de *mémiers*, de *piétistes*, de *Herrnhutes*, et sous ces divers sobriquets ils leur font une guerre acharnée. L'intérieur du domicile des citoyens n'est plus respecté ; la plus vile populace est amenée contre des réunions purement religieuses, et lorsque de tels excès, conduits, comme cela a eu lieu dernièrement, pour un membre du Gouvernement, ont été exercés sous les yeux de l'autorité, celle-ci intervient, le lendemain, pour défendre tous actes de piété domestique, sous peine d'être interrompu et réprimé par la force, non point de la police, dont il n'est pas question dans l'arrêt du Conseil-d'Etat, mais, comme il est bien entendu, par cette même populace dont les violences se trouvent ainsi pleinement autorisées. Nul ne peut prévoir où pourra s'arrêter ce système de persécution et scandaleusement organisé.

SUÈDE.

— Voici maintenant une pièce curieuse relative à l'histoire de la liberté de la presse. Elle est tirée d'une longue notice sur la ville de Sæderköping (Suède), insérée dans l'*Aftonblad* du 1er novembre dernier. « A Sæderköping, y est-il dit, se trouvait la première imprimerie suédoise. L'évêque Brasch, homme qui cachait dans son âme toute la richesse d'un monde qui courait à sa dissolution, homme dont le souvenir a été méconnu par l'histoire de Suède, Brasch avait établi pour l'avantage de l'imprimerie une imprimerie à Sæderköping. Mais de cette imprimerie étaient sortis quelques livres qui ne convenaient pas au roi Gustave (ce roi qui, suivant le catholicisme luthérien entre les mains de tous les enfants, en Suède, infrolduisit à la place des *ténériss papistiques* la confession évangélique pure, qui chez nous conserve sa clarté et fait notre bonheur, tandis qu'un si grand nombre de pays sont encore couverts de ténèbres et gémisent sous l'intolérance). Sa Majesté fit à sa manière, usage de son droit de confiscation ; elle envoya un détachement de soldats et fit cesser les presses, détruire l'imprimerie et chasser de la ville l'imprimeur Olof Ulric Presbyter, avec ses ouvriers, ajoutant à ces traitements la menace de les faire prendre aux portes de l'imprimerie s'ils osaient revenir dans la ville. »

Il ne faut vraiment pas s'étonner de ce tableau sombre que Geijer, dans son *Histoire de Suède* (trad. éd. Paron-Desharres pag. 179), trace de l'état des sciences et de la civilisation en Suède, vers la fin du 16e siècle. Les anciens établissements d'enseignement étaient liés trop étroitement à l'Eglise catholique pour ne pas être entraînés dans sa chute ; de nombreux témoignages attestent la générosité de certains *prêtres réformés* qui épousaient leurs cuisiniers, pour légitimer les enfants qu'ils en avaient eus ; c'est ainsi qu'ils comprenaient la Réforme ne faire un seul pas pendant un siècle entier ? Mais voici une question plus grave.

Le correspondant de l'*Aftonblad*, dans sa notice sur Sæderköping, se demande : si, avant la réformation (1545), la Suède n'aurait pas été plus peuplée, plus riche et plus puissante qu'en 1545. Voici sa réponse : « Cette question est très difficile, sinon impossible à résoudre. Bien des raisons parlent pour l'affirmative. Des villes plus grandes, des traces de culture, au milieu des forêts les plus profondes, un très grand nombre d'édifices si imposants, qu'aujourd'hui les efforts de la nation tout entière ne pourraient guère produire quelque chose de semblable ; des richesses immenses chez les grands, un luxe en comparaison duquel la profusion tant décrite aujourd'hui n'est que pauvreté toute pure, etc. Mais si j'écoute la voix qui, dans mon intérieur, parle pour le progrès continu de l'humanité, je répondrai non. » Quoiqu'il en soit, ce qu'il y a de certain, c'est que si Sæderköping devait trancher la question, elle ne saurait être douteuse, car, ajoute l'auteur, « si l'on compte ensemble les églises, chapelles et couvents de 1445 on trouve un nombre de seize grands bâtiments élevés pour les besoins spirituels de cette ville ; et, comparaison faite avec Stockholm, en 1545, Sæderköping aurait été, il y a quatre siècles, une ville presque aussi grande et aussi peuplée que Stockholm dans le moment présent. Il en est de même de Wisby et de bien d'autres villes célèbres alors, qui ne sont plus aujourd'hui que les hameaux bien pauvres. »

L'histoire de la réformation en Suède fournirait, vous le voyez, bien des matières à la plume d'un Cobbett.

ÉTATS-UNIS

Correspondance particulière de l'Univers

New-York, 30 novembre 1845.

Vous serez heureux d'annoncer à vos lecteurs et à la France la prochaine arrivée de Mgr. Hugues, évêque de New-York. Je vous ai déjà entretenu plusieurs fois de ce prélat, l'honneur de l'apostolat dans le Nouvel-Monde,

et le champion le plus intrépide de notre religion contre les efforts des sectes protestantes. Vous rappeliez récemment que, dans les six dernières années, 54 nouvelles églises catholiques ont été érigées en Angleterre, et vous trouviez dans ce fait la preuve des progrès de la vraie foi dans cette contrée. New-York n'est que l'un des vingt-et-un diocèses des Etats-Unis, et dans la même période de six années, 58 églises y ont été livrées au culte. Le nombre des prêtres a augmenté à New-York dans la même proportion que les églises, et ils sont presque tous du séminaire diocésain, fondé en 1839, — A cette époque, le diocèse ne comptait que 40 ecclésiastiques. Il en possède actuellement 119.

Quels talents, quelle activité a-t-il fallu à un évêque pour obtenir ces magnifiques résultats ! Mais ce qui est plus beau encore, c'est d'avoir resserré les liens de l'Eglise américaine avec Rome, avec l'Eglise universelle. Il y a, aux Etats-Unis comme partout, des partisans d'une Eglise catholique nationale, comme si ces deux mots, catholique et nationale, ne juraient pas d'être accolés ensemble. Mgr. Hugues a eu fort à faire pour réprimer ces velléités d'émancipation, et surtout pour abolir le système protestant des *Trustees* ou marguilliers. Ces administrateurs des églises prétendaient se rendre indépendants de leurs évêques, se nommer eux-mêmes leurs curés et ne rendre aucun compte de leur gestion à l'autorité ecclésiastique. — Sans la vigilance de Mgr. Hugues, le presbytérianisme de Calvin aurait infecté les catholiques d'Amérique de ses erreurs, si séduisantes pour des esprits républicains.

Mgr. Hugues, comme champion de la liberté d'enseignement, trouvera un accueil de frères parmi nos vénérables prélats de France. Mais, plus heureux qu'eux, il a triomphé dans son diocèse, et les fils de ses ouailles ne sont plus entre les mains de maîtres hostiles à leur foi. La constitution de l'Etat de New-York veut que tous les citoyens contribuent pour le soutien d'écoles gratuites nationales. — Or, l'esprit de ces écoles est naturellement protestant. — Les contribuables catholiques pouvaient bien ne pas y envoyer leurs enfants, mais n'en étaient pas moins soumis à l'impôt scolaire. Mgr. Hugues a demandé qu'une quotité de l'impôt proportionnelle au nombre des catholiques fût consacrée au soutien d'écoles catholiques, pour éviter le danger des écoles mixtes ; et son bon droit a été enfin admis après les débats parlementaires les plus animés.

Mais les écoles catholiques de New-York sont tenues par des laïques : Mgr. Hugues se rend en France, pour tâcher d'obtenir des Frères de la Doctrine chrétienne, auxquels il confierait la direction de l'éducation de la jeunesse. Déjà une maison et un noviciat de Frères existent à Baltimore ; mais les sujets sont loin de suffire aux demandes.

Mgr. Hugues a doté son diocèse d'asiles pour les orphelins des deux sexes, tenus par des religieuses ; souvent florissant du Sacré-Cœur, où les jeunes personnes des meilleures familles sont élevés ; d'un collège catholique pour les hautes études ; d'un grand séminaire pour le recrutement de son clergé. — Mais il vont s'occuper des classes pauvres, et le sort de ses orphelins, au sortir de leurs asiles, le préoccupe particulièrement. Il vient d'acheter, près de New-York, un vaste terrain où il construira une ferme modèle. Les orphelins adolescents y seront conduits, et y apprendront la pratique du métier qu'ils préféreront. — Les jeunes catholiques éviteront ainsi les dangers que court leur foi lorsqu'ils sont mis en apprentissage chez des maîtres protestants. — Mgr. Hugues désire mettre des Frères à la tête de sa colonie religieuse.

Enfin, sur le même terrain, l'inépuisable évêque bâtit un hôpital pour les catholiques, et il voudrait le mettre entre les mains des Sœurs de la Charité, qu'il vient demander à la France.

De la Chine ou de l'Amérique des îles Cambier ou des côtes de Guinée, c'est toujours en France que se rend d'abord le prêtre en quête de secours pour sa mission délaissée. La France, toujours inépuisable, prodigue pour ses frères lointains l'argent de l'aumône, le dévouement du sacerdoce et des filles de saint Vincent de Paul. — Sa main ne restera pas vide pour Mgr. l'évêque de New-York.

Univers.

Histoire du sacrilège. — Tel est le titre d'un livre écrit en anglais, et dont on annonce une nouvelle édition. Le but de l'auteur mérite d'être médité. Henri Spelman, qui vivait dans le dix-septième siècle, devint possesseur de propriétés qui autrefois avaient appartenu à des abbayes. La possession de ces propriétés devint pour lui une source de contradictions ; il lui sembla qu'il y avait une fatalité attachée à la possession de ces biens, et lorsqu'il vint à en être dépourvu par ordre de la chancellerie d'Angleterre, il s'en réjouit comme d'un heureux événement. Ces faits le portèrent à examiner si la possession des biens de l'Eglise n'était pas de la part des laïques un acte de sacrilège, et si les menaces faites contre ceux qui se rendraient coupables de cet acte de sacrilège ne produisaient par leur effet sur ceux qui étaient injustement détenteurs de ces biens.

Ces considérations le portèrent à étudier l'état des grandes familles de l'aristocratie anglaise, qui avaient été enrichies par Henri VIII et ses successeurs des biens enlevés à l'Eglise, et il recueillit une multitude de faits prouvant que ces possessions sacrilèges avaient été pour toutes ces familles une source de fléaux tels que morts violentes et prématurées, appauvrissement, extinction de familles, en sorte que ces biens avaient, dans un petit nombre d'années, passé dans un grand nombre de mains, portant la malédiction dans toutes les familles où elles entraient, comme l'Arche d'Alliance, lorsqu'elle fut prise par les Philistins.

La nouvelle édition de cet ouvrage, qui était devenu fort rare, contenait

beaucoup de faits ajoutés par les éditeurs à l'ouvrage d'Henri Spelman, et qui confirment sa théorie. Un correspondant du *London Tablet* fait observer que cette théorie s'applique tout aussi bien au clergé anglican qu'à l'aristocratie anglaise; d'abord, parce que le clergé anglican, en se séparant du catholicisme, n'avait plus aucun droit à des propriétés qui appartenaient à l'Église catholique; et en second lieu, parce que le clergé anglican a détourné ces biens à des usages bien différents de ceux pour lesquels ils avaient été donnés.

Les propriétés ecclésiastiques ont trois destinations: l'entretien du clergé, l'entretien des églises et le soulagement des pauvres. Le célibat du clergé catholique rend facile l'accomplissement de ces trois objets. Mais le clergé réformé ayant fait consister principalement sa réforme, il y a trois siècles, comme il le fait aujourd'hui en Allemagne, à substituer le mariage au célibat, les ministres réformés firent, eux aussi, trois parts du revenu enlevé à l'Église catholique; la première part fut pour leur entretien à eux-mêmes, la seconde pour l'entretien de leurs femmes, et la troisième pour l'entretien de leurs familles. Dans ce nouveau système le clergé anglican ne s'est plus occupé de l'entretien des églises ni du soulagement des pauvres. Dans leur tendre charité et dans leur piété fervente ils trouvèrent moyen d'y suppléer à l'aide des taxes d'église et des taxes des pauvres. Peut-on dire, après cela, que le clergé anglican ait plus droit que l'aristocratie à recevoir les propriétés enlevées autrefois aux établissements catholiques?

Le clergé anglican donnant aussi le spectacle, odieux et inouï dans l'histoire, de richesses scandaleuses jointes à une indifférence absolue pour l'entretien du culte extérieur et pour le soulagement des pauvres, ne doit-on pas regarder comme un effet de la malédiction attachée à la possession injuste et sacrilège des biens ecclésiastiques, les maux qui affligent l'Angleterre et qui se répètent dans une dégoûtante immoralité et un effrayant paupérisme, deux fléaux dont la responsabilité pèse toute entière sur l'aristocratie et sur le clergé anglican?

Si on admet le principe posé par Henri Spelman dans son ouvrage, on pourra facilement rendre compte de tant de châtements que la providence a tirés de tous les peuples d'Europe depuis que les principes de la réforme y ont été mis en pratique, par la spoliation systématique des Églises et l'enlèvement des biens des pauvres. N'est-ce pas là ce qui, maintenant encore, retient l'Espagne dans un état de crise dont il est difficile de prévoir l'issue? Assurément c'est là un sujet digne de l'attention de tous les hommes graves et sérieux.

Propagateur Catholique.

NOUVELLES POLITIQUES

CANADA.

Hospice de la Maternité.—A une assemblée des membres de l'hospice de la maternité, qui eut lieu lundi 9 du courant, les résolutions suivantes furent passées:

Sur motion de Mme. Perrault, secondée par Mme. Dorwin;—Que cette assemblée ne donne pas son assentiment au plan de réunir les deux hospices de la maternité, et qu'elle s'est décidée à continuer son support en aide de la présente institution, qui est incorporée.

Sur motion de Mme. Lindsay, secondée par Mme. Lafontaine;—Qu'il soit enjoint au secrétaire de communiquer au comité de direction de l'hospice général de la maternité une copie de la première résolution.

Sur motion de Mme. H. Judah, secondée par Mme. Bourret;—Que cette assemblée procède de suite à l'élection des membres pour remplir les différents emplois pour l'année prochaine, ainsi qu'un comité pour dresser des règlements pour le gouvernement de l'institution. Furent élues:—

Madame Vallières de St. Réal et Mme. Charles Lindsay, *Directrices.*

Madame Lafontaine, *Trésorière.*

Madame G. Wilson, *Secrétairé.*

Comité de Direction: Mmes. Arnoldi, jeune, Brault, Dorwin, Fabre, Ferrie, Fonte, Furniss, Hutchinson, Holmes, Hincks, H. Judah, Larocque, Levesque, J. G. Mackenzie, McNider, H. Nelson, Prouse, Perrault, Sutherland, Spiers, White.

Minerve.

La mairie.—A la séance du conseil de ville d'avant-hier, M. George Okill Stuart, avocat, l'un des trois conseillers qui représentent le quartier St. Louis, a été unanimement élu maire pour l'année municipale qui commence. Il fut proposé par M. le conseiller Simpson, du quartier St. Pierre, et la proposition secondée par M. le conseiller Rousséau, du quartier St. Roch. Puisse le nouveau maire exercer sa haute charge avec autant d'honneur pour lui-même et pour la cité, avec autant d'avantage et de satisfaction pour ses concitoyens de toutes les classes, que l'a fait l'honorable ex-maire; et quand le terme de son administration sera venu, puisse-t-il se retirer chargé des mêmes lauriers civiques, au milieu des mêmes témoignages unanimes d'approbation de sa conduite, de respect et de bienveillance de la part de tous ses concitoyens, et de regret universel de le voir sortir d'office! L'unanimité de son élection lui est un gage que tous ses collègues sont disposés à lui féliciter l'accomplissement de sa tâche ardue.

Les messieurs qui proposaient une souscription pour offrir un bal à M. et Mme. Caron, se sont décidés, en conséquence de quelque scrupule exprimé par M. Caron lui-même, à renoncer à ce projet, et, à sa place, ils doivent proposer, dit-on, à l'assemblée qui aura lieu demain à l'hôtel-de-ville pour voter une adresse à l'ex-maire, de lui présenter quelque chose de plus durable et qu'il pourra transmettre à ses descendants, sous forme de vase ou

autre pièce d'argenterie. Pour que les citoyens puissent participer d'une manière plus générale à ce témoignage de sentiments qu'ils partagent tous, la souscription serait limitée à un petit montant.

Canadien.

Faux Monnayeurs.—Une bande de faux-monnayeurs fut arrêtée dans les townships, le 29 du mois dernier, par le grand connétable du district de Saint-François, assisté du major Becket, et d'une partie de sa troupe. Sept ou huit individus furent arrêtés à Barnston, Hatley et Compton, et un à Sherbrooke, comme soupçonnés de mettre en circulation de la fausse monnaie. On en trouva plus ou moins sur chacun d'eux, et dans la maison d'un nommé Samuel Davis, de Barnston, on trouva non-seulement de la monnaie de contrefaçon, mais encore une quantité d'outils et de matériaux pour en faire tant en métaux qu'en billets de banques. Cependant, examinés devant les magistrats de Sherbrooke, ils furent tous relaxés, faute de preuves suffisantes pour autoriser leur emprisonnement, excepté Davis qui fut aussi remis en liberté sur un cautionnement de £100 fourni par lui-même, et de £50 chacun par deux autres cautions.

Feu.—Mardi soir le feu prit à du foin dans la partie supérieure d'une étable, située rue Saint-François, Haute-Ville; mais grâce aux secours prompts et intelligents de M. Wells, notre actif inspecteur du département du feu, et de ses hommes, il fut éteint presque aussitôt, et la perte s'est bornée à celle de quelques boîtes de foin. M. Wells nous signale M. W. Heathfield, M. Charles Pelletier, marchand, et MM. Mongeon, Joseph Gingras et Edouard Roussel, menuisiers, de la compagnie des Voligeurs, comme ayant mérité particulièrement des éloges par leur conduite en cette occasion. Les voisins parlent avec admiration de celle de M. Wells lui-même.

Canadien.

FRANCE.

—On lit dans la *Presse*:

« M. le général Duvivier, dont le *Constitutionnel* a annoncé, il y a plusieurs jours, le départ pour Cherbourg, où il serait allé passer l'inspection de 1,500 hommes d'infanterie de marine, n'a pas quitté Paris.

« Le départ de l'escadre ne doit avoir lieu, en effet, que vers la fin de février, mais la raison vraie de ce retard est que l'on ne peut opérer sur les côtes de cette île qu'à partir du 15 juin, époque à laquelle cessent les maladies sur toute la plage. Trois mois suffisent pour se rendre de France à Madagascar. Il nous est affirmé que cette expédition aura lieu sans la coopération de l'Angleterre; ce renseignement nous vient de la meilleure source.

Nous faisons de vœux bien vifs pour que le renseignement de la *Presse* soit exact. La coopération de l'Angleterre, dans notre nouvelle expédition contre les Hovas, serait une fautive irréparable; car elle entraînerait l'abandon de nos droits sur Madagascar. La raison que donne la *Presse* pour le retard apporté dans le départ de l'expédition est, du reste, très plausible; l'hivernage, en raison des fièvres, ne se termine, en effet, sur les côtes de Madagascar, que vers le mois de juin.

SUISSE.

—La *Presse* publie sur le canton du Tessin une lettre que nous reproduisons.

« Berne, 1er. décembre 1845.

« Les rapports d'une nature hostile qui se sont établis dès longtemps entre le canton du Tessin et l'Autriche, et qui ont pris dans ces derniers temps un caractère encore plus fâcheux, menacent de devenir une nouvelle source d'embarras pour la Suisse. Ce canton, italien d'origine, de langue et de mœurs, qui n'est guère suisse que de nom, et qui se trouve enclavé dans le Piémont et la Lombardie autrichienne, est devenu, depuis environ quinze ans, le champ d'asile des réfugiés politiques de ces deux pays, et le centre de leurs correspondances et de leurs menées. Deux sujets milanais, naturalisés tessinois, jouent un rôle important dans la politique tant intérieure qu'extérieure de ce canton, où leur richesse, leur activité et leur expérience des affaires leur donnent une immense influence.

« L'Autriche prend ombrage à bon droit des sympathies que manifestent les autorités tessinoises en faveur des hommes remuants qui agitent l'Italie. Elle a fait depuis longtemps d'inutiles démarches auprès du gouvernement du Tessin pour l'engager à interner les réfugiés politiques, et à empêcher la presse de ce canton de servir d'organe et d'instrument de soulèvement aux radicaux italiens. La longanimité de cette puissance paraît être maintenant arrivée à son terme. Déjà elle menace, et la position géographique du Tessin mettant ce canton dans la dépendance presque absolue des deux États limitrophes pour ses subsistances et son commerce, l'Autriche a entre les mains mille moyens de lui faire éprouver son ressentiment sans se constituer directement en état de guerre avec la Suisse.

« Les choses pourraient même aller plus loin, si le canton du Tessin se compromettait de nouveau par une participation plus complète aux troubles de l'Italie, comme il se fit lors de la grande insurrection de 1831. On assure que l'excursion récente de l'ambassadeur de France dans la Suisse italienne n'a eu d'autre objet que d'ouvrir les yeux des Tessinois sur les dangers de leur position, et de leur conseiller en termes pressants d'adopter dès ce moment une autre ligne politique.

« Le gouvernement du Tessin se dispose à séculariser les nombreux et riches couvents qui existent dans ce canton jadis conquis par les Suisse sur les Milanais. Il y prélude déjà par diverses mesures attentatoires aux droits du clergé. Les représentations menaçantes de l'archevêque de Milan et de l'évêque de Côme, de qui le Tessin relève au spirituel, n'ont, jusqu'à pré-

sent, produit aucun effet, et la sécularisation des couvents s'accomplira infailliblement, si toutefois l'Autriche n'intervient encore ici en vertu des rapports qui rattachent le clergé tessinois au régime ecclésiastique de la Lombardie. Invoquer ici l'article 12 du pacte fédéral en faveur de la partie lésée, serait s'appuyer sur une lettre morte : le pacte n'est plus depuis longtemps qu'un souvenir."

LA PLATA.

Détail dans La Plata.— Par la voie de Baltimore il a été reçu des nouvelles de Rio-Janeiro du 30 décembre. Une correspondance de cette ville, en date du 17, s'exprime ainsi : "La nouvelle importante du jour est celle d'un engagement terrible qui a eu lieu entre les forces anglaises et françaises de la rivière. La Plata, et les troupes de Rosas occupant les forts placés à l'embouchure de la rivière Parana. La victoire a été complète de la part des Anglais et Français mais ce n'a pas été sans de sérieuses pertes et avaries. Le brick de guerre anglais *Dolphin* a reçu seul 107 boulets dans sa coque et ses agrès pendant l'engagement. Le steamer français *Fulton* en a reçu 104, et un bâtiment, appartenant jadis aux Buénos-Ayriens, mais monté par les Français, a été complètement démâté. La perte totale des forces alliées s'élève à 150 tués et blessés ; on ne sait pas au juste quelle a été la perte des Buénos-Ayriens, mais on la porte à 800 hommes. Il est certain qu'on n'a pas trouvé moins de 250 cadavres dans un fort, 160 dans l'autre, et c'étaient presque tous des noirs. On explique cette circonstance, en disant qu'aussitôt qu'un blanc était tué ou blessé, on l'emportait, tandis qu'on ne se donnait par cette peine pour les noirs. Une ou deux fois ces pauvres diables essayèrent de s'enfuir des forts, mais la cavalerie de Rosas les chargeait alors, et les forçait, à la pointe de la lance, à retourner à leurs batteries. Rosas semblait avoir prévu la fuite de ses gens, car il avait placé cette cavalerie derrière eux pour les tenir en respect. Lorsque 450 hommes des navires anglo-français débarquèrent, ils ne trouvèrent presque plus de résistance."

Une autre lettre américaine dit : "Trois ou quatre bâtiments ont été démâtés, et les forces alliées n'ont gagné à cela qu'une petite langue de terre, située au confluent des rivières Uruguay et Parana, où Rosas peut les harceler continuellement avec sa cavalerie." Quoiqu'en dise le correspondant américain, le point occupé par les forces anglo-françaises est d'une extrême importance, parce qu'il commande la navigation du Parana, et qu'en étant maître de ce point, on peut communiquer avec les provinces intérieures de la République Argentine et ouvrir par là de riches débouchés au commerce, en dépit de Rosas.

Canadien.

ADRIENNE ET MARGUERITE.

Adrienne, qui avait blâmé si hautement les habitudes simples de Marguerite, éprouva je ne sais quel malaise en la retrouvant entourée des jouissances que donne une grande fortune. Aussi, et sans pouvoir ou vouloir s'en rendre compte, elle fut peu amicale avec ses parents ; ceux-ci, au contraire, regurent M. et madame d'Armançe avec toute l'affection, toute la joie de deux cœurs tendre et dévoués.

Marguerite, devenue mère d'un garçon qu'elle nourrissait, n'osait, par délicatesse, présenter son enfant à ses amis : pour elle, le bonheur d'être mère était le premier de tous les biens ; elle craignait donc de se montrer trop heureuse devant des gens privés de cette jouissance. Adrienne la tira bientôt d'embaras en s'écriant : "Tu es accouchée depuis peu ? le petit va-t-il bien ? Pour moi, je ne cesse de me féliciter de n'avoir pas d'enfants. Le général le regrette, et je ne le comprends pas : en effet, qu'aurais-je pu faire d'un bambin dans tous les embarras où je me trouvais sans cesse engagée."

Le général, visiblement embarrassé, entraîna Edouard dans une embrasure de fenêtre, et là, l'embrassant encore avec effusion : "Mon frère, lui dit-il, quelle joie pour moi de te retrouver riche, heureux par ta femme, par ton enfant !... car ta Marguerite est toujours parfaite. — Oui, mon ami, parfaite au delà de toute expression."

Pendant que les deux frères se confiaient mutuellement avec la plus tendre affection ce qui leur était relatif, Adrienne parcourait l'appartement, voulait tout voir, et lorsqu'une chose d'un trop bon goût pour n'être pas loué frappait ses regards, elle disait : *C'est joli !* et mettait à ce mot si court, si sec, une expression de figure précochée qui signifiait clairement qu'elle trouvait à redire à ceci, à cela, mais que, par délicatesse, elle ne voulait pas troubler la joie du propriétaire : misérable faux-fuyant par où l'orgueil se sauve, lorsqu'on le force d'admirer ce qui lui porte envie. Adrienne, continuant de faire l'inventaire de la maison, se faisait ouvrir tous les meubles examina un à un tous les objets de toilette, et, s'étonnant de leur extrême simplicité, elle s'écria : "Quoi ! Marguerite, tu n'as pas deux cachemires ? Toujours les mêmes diamants dans leur antique monture ! mais c'est pitoyable ! Tu ne peux les porter au bal. — Je ne vais pas au bal. — Impossible ! Tu vas au moins dans le monde ? — Je ne vois que des amis aussi simples que moi. — C'est bien la peine d'être riche. Et ton mari s'arrange de cette vie d'ermite ? — Oui. — Pauvres gens que vous êtes, combien je vous plains ! cette mai-

son n'est pour vous qu'un riche cercueil, où vous êtes morts et enterrés."

Marguerite, croyant deviner qu'on ne la plaignait que pour s'étourdir sur l'envie que sa fortune excitait, ne répliqua rien, et se hâta de parler des succès brillants du général. "Oui, répondit Adrienne d'un air triomphant, le général peut prétendre à tout. Il n'est pas riche comme Edouard ; mais la célébrité est un trésor que j'apprécie plus que tout l'or du Pérou."

Ceci était un mensonge : car Adrienne aimait l'argent comme moyen de satisfaire son amour pour le luxe et les plaisirs. C'était méchanceté : car elle voulait humilier Marguerite en dépréciant sa position sociale. Madame Edouard eut l'air de ne pas comprendre cette maligne insinuation, qui toutefois le soupçon qu'elle avait déjà conçu. Sa fortune, qui jamais n'avait soulevé dans son âme un mouvement de vanité, lui devint onéreuse quand elle vit qu'elle lui faisait prendre une amie. Elle n'en offrit pas moins à M. et madame d'Armançe de prendre un logement chez elle : le jeune ménage fit les instances les plus aimables pour obtenir ce qu'il appelait cette *faveur*, et le général allait céder, lorsque sa femme, l'interrompant brusquement, lui dit : "Quoiqu'il les héros soient pauvres ordinairement, vous ne l'êtes pas au point de ne pouvoir payer une chambre à l'auberge." L'oracle avait parlé : le général obéit à regret, mais sans résistance. Cet homme, devant qui tout pliait et tremblait à l'armée, tombait et pliait devant sa femme : tant il est vrai que le courage physique est moins rare que la fermeté de caractère, et que, pour beaucoup d'hommes, il leur est plus facile de se jeter dans une sanglante mêlée que d'affronter une querelle de ménage.

Le démon de la jalousie venait de se glisser dans le cœur d'Adrienne ; il y fit un cruel ravage, parce que la religion n'était point là pour le combattre. Ne voulant point reconnaître en elle ce vice honteux, elle accusa Marguerite de n'être plus la même, d'affecter une politesse froide et guindée, ridicule ordinaire de la *gent métallique*. Raoul essaya de défendre sa belle-sœur, et se tut bientôt en voyant que l'orage qu'il voulait écarter de ses amis retombait sur lui. Il céda d'abord sans conviction ; plus tard il partagea l'opinion de sa femme : car Adrienne inventait tous les jours de nouveaux griefs contre ses parents ; et l'on sait que les petites calomnies que l'on instille avec persévérance sont la goutte d'eau qui creuse à la longue la pierre la plus dure. En effet, à force d'être froide et désobligeante pour Marguerite, Adrienne était parvenue à diminuer dans le cœur de sa première amie des sentiments qui s'y étaient maintenus malgré les raisons multipliées qui auraient pu l'éteindre. Le général, voyant la froideur de sa belle-sœur pour Adrienne, finit par prendre de l'humeur contre la douce victime qu'on accusait sans cesse, et qui ne se défendait jamais. "Oui, répétait-il avec un profond chagrin, c'est vrai : Marguerite n'est plus la même." Par suite de cette prévention, il fut gêné avec la famille, et lança même quelques mots piquants sur les gens que la fortune enivre.

Edouard, qui jusqu'alors ne s'était aperçu de rien, prit fait et cause pour Marguerite, lorsque les manières hautaines et discourtoises d'Adrienne devinrent intolérables. Il ne comprenait rien à ce qui se passait ; car Marguerite ne lui avait jamais porté l'ombre d'une plainte. Edouard déclara qu'il voulait aller trouver le général et lui demander d'où venait ce refroidissement entre les deux ménages. "N'en fais rien, mon ami, lui dit Marguerite : nous ne pouvons ramener ton frère qu'en l'éclairant sur les défauts de sa femme. Taissons-nous : Dieu est en aide à celui qui lui remet le soin de faire triompher l'innocence."

Il n'y eut donc point d'explication ; mais la froideur devint de plus grande des deux côtés. Si le bien est souvent stationnaire, il n'en est pas ainsi du mal : ce n'est souvent qu'un atome dans le principe ; mais il grandit avec une telle rapidité, qu'il devient en peu de temps un géant formidable.

Enfin un événement déplorable changea la face des choses. Le banquier auquel Edouard était associé était mort presque subitement ; la nuit qui suivit cette fin si brusque, le caissier disparut en portant des valeurs considérables. Edouard, découvrit bientôt un malheur plus effrayant encore : c'est que ce caissier avait fait un grand nombre de faux qui jetaient un désordre complet dans les affaires.

La nouvelle s'en était à peine répandue, qu'on vit accourir M. et madame d'Armançe. Le général se jeta dans les bras de son frère avec une douleur vive et profonde. Adrienne était émue ; car sa jalousie était, sinon étouffée, du moins amortie à la vue d'un tel désastre. Comme elle avait à se refaire une réputation de sensibilité, et qu'il est difficile d'imiter la nature, elle dépassa, par une affliction exagérée, le but qu'elle se proposait d'atteindre. C'était un curieux

spectacle que de voir la tristesse calme et pleine de dignité de Marguerite, et les cris, les sanglots d'Adrienne, et d'entendre ses expressions emphatiques.

Cependant Edouard, qui avait supporté ce coup avec courage, s'enfonça dans le dédale des affaires, fit noblement, ainsi que sa femme, les plus grands sacrifices pour y faire honneur, et ne sauva que quelques débris de sa belle fortune. Ces débris étaient ce que le sage appelle une honnête médiocrité; ce que les riches, idolâtrant leurs richesses, nomment *paupvreté*; ce que les pauvres regardent comme de l'opulence. C'est ainsi que l'homme juge de tout, partant toujours de son point de vue personnel, et croyant que le sien est et seul juste.

Lorsque M. et madame Edouard d'Ermançe virent clairement quelle était leur position financière, ils levèrent des mains reconnaissantes vers le ciel, et promirent à Dieu de ne pas s'embarquer de nouveau sur une mer trop fertile en naufrages. Quoique riches de l'estime général, ils pensèrent à vivre à la campagne, et firent l'acquisition d'un bien utile à huit lieues de Paris. Marguerite, qui aimait passionnément la campagne, était ravie, et faisait les plus beaux projets du monde pour améliorer son manoir. Un soir que le petit Maurice avait été charmant, et fait toutes les gentillessees enfantines qui ravissent des parents, Edouard et Marguerite, oubliant le passé, bâtissant mille châteaux en Espagne pour l'avenir, se voyant déjà à la tête d'une belle ferme et de nombreux troupeaux, dirent de ces douces folies que nos raisonneurs du jour auraient trouvées pitoyables, mais qui provoquèrent ici rires francs et joyeux qui ne paraissent que d'un cœur innocent, esprit que l'air prétentieux et positif de ce siècle n'a point gâté.

Adrienne, qui entraînait dans ce moment, regia stupéfaite en entendant les éclats de la joie où elle s'attendait à trouver des larmes. Edouard, toujours sous l'impression d'une pensée agréable, lui raconta gaiement que Maurice venait de dire *maman* pour la première fois; puis il lui dépeignit les projets qui venaient d'éclorre dans la tête de Marguerite. " Cette ambitieuse, continuait-il en riant, ne prétend à rien moins qu'à devenir savante dans la grande science qui fait prospérer une ferme et une basse-cour."

Adrienne, que ce récit impatientait, s'efforça de croire que ces gens-là jouaient le stoïcisme; " mais je ne suis point leur dupe, se dit-elle, et je vois sous ces figures épanouies la plaie que l'orgueil s'efforce de cacher...." Pauvre femme! elle ignorait ce que la religion donne de courage, et la résignation n'était à ses yeux qu'une grimace hypocrite.

Adrienne, qui venait pour plaindre des infortunés, avait monté sa figure à la hauteur de la plus sublime compassion, et cette figure obéissante prit à coup une expression de gaieté maligne, parfaitement en harmonie avec les paroles suivantes: Ah! vous allez vous faire bergers? Mais c'est divin; je vous enverrai, je vous jure, la houlette la plus *enrubanée*, la plus parfumée des idylles pastorales. Vous avez raison: une chaumière vaut mieux que ce vaste hôtel; des cuillers de bois effacent dans leur élégante simplicité la belle argenterie que vous avez fondue; et un âne a cent fois plus de prix à mes yeux que votre charmante calèche. Un âne! monter un âne avec ses paniers! mais c'est l'âge d'or en personne. Tenez, vous êtes trop heureux!"

Cette belle harangue était dite avec toute la chaleur d'une mauvaise passion. Voilà l'éloquence de la haine: elle entasse les paroles les plus piquantes, elle en forge de nouvelles, elle aiguise les traits les plus acérés, et quand la rage a trouvé le mot qui blesse mortellement, elle respire, elle est heureuse.

Mon Dieu! mon Dieu! voilà les êtres qui brillent dans le monde, qui amusent, dont on vante la *frenchise originale*, que l'on caresse! Tandis que la vertu, la pauvre vertu, qui dévore en secret les injures qu'elle reçoit, qui consent à passer pour coupable plutôt que de renvoyer à son ennemi le trait qui la déchire, reçoit de ce bon public un diplôme d'hypocrisie, de lâcheté ou de bêtise..... O monde injuste et crue! qui te connaît te fuit! et la vertu que tu outrages vit dans une sphère trop élevée pour que tes coups puissent lui nuire.

(La suite au prochain Numéro.)

AVIS AUX INSTITUTEURS.

— A VENDRE, —

LE PETIT ABRÉGÉ DE GÉOGRAPHIE ET D'HISTOIRE DU CANADA, suivi de Notions sur la Grammaire Anglaise et sur l'Arithmétique. — Prix, 5 shillings la douzaine; 6 deniers en détail. — S'adresser au Bureau des *Mélanges* ou à l'ÉVÊCHÉ.

BUREAU DES TERRES DE LA COURONNE.

Montréal, 19 Décembre 1845.

AVIS.—Pour être vendue par Encaissement Public, au Palais de Justice, aux Trois-Rivières, MARDI, le QUATRIÈME jour d'AOUT, mil-huit-cent-quarante-six, à ONZE heures de l'avant-midi:

La Propriété Immobilière, connue sous le nom de FORGES DE ST. MAURICE, située sur la Rivière St. Maurice, District des Trois-Rivières, Bas-Canada, comprenant la totalité des usines, moulins, fourneaux, maisons d'habitation, magasins, hangars, etc., et contenant environ cinquante-cinq acres de terre, plus ou moins. L'acquéreur ayant le privilège d'acheter une quantité additionnelle de terre adjacente (n'excédant pas trois cent cinquante acres,) qu'il pourra avoir au prix de sept shillings et six deniers l'acre.

L'acquéreur aura aussi le droit de prendre du minerai de fer, durant l'espace de cinq années, sur les Terres de la Couronne, non concédées dans les Fiefs St. Etienne et St. Maurice, connues comme les Terres des Forges, lequel droit cessera sur chaque partie des dits fiefs, aussitôt que telle partie sera vendue, concédée par le gouvernement, ou qu'il en aura disposé autrement, sans toutefois qu'il soit tenu à aucune indemnité envers l'acquéreur, pour la cessation de ce privilège. Aussi, le droit (non exclusif,) d'acheter du minerai des concessions de la Couronne, ou autres sur la propriété de qui les mines ayaient été réservés à la Couronne.

Quinze jours seront accordés au présent cataire pour transporter ailleurs les meubles et ustensiles qui lui appartiendront.

Possession sera donnée le second jour d'Octobre, mil-huit cent quarante-six. On exigera un quart du prix d'achat au temps de la vente, et le reste avec intérêt en trois versements annuels égaux. Les Lettres Patentes seront expédiées lorsque le paiement sera parfait.

On peut voir des plans de la propriété à ce bureau.

7ME. FEVRIER, 1846.

N. B.—Aucune partie du Prix de Vente des Forges ne sera reçue en SCRIP.

D. B. PAPINEAU.

C. T. C.

La "Gazette du Canada" insérera cet avertissement, ainsi que les autres papiers-nouvelles du Bas-Canada, dans la langue dans laquelle ils sont publiés, une fois par quinze jours, jusqu'au jour de la vente.—10 Fév.

L'ART EPISTOLAIRE.

PAMPHLET de 72 pages; donnant les principes de cet Art, particulièrement appliqués à ce pays; par un Canadien, suivi d'exemples de lettres d'Affaires, de Condoléances, d'Introduction, de recommandation etc. etc.

Ce Pamphlet est arrangé de manière à être mis en usage dans les écoles élémentaires. L'auteur ayant eu soin de retrancher toute lettre d'amour etc.

On le trouve aux librairies de MM. Fabre et Cie., rue St. Vincent.

C. P. Leprohon, rue Notre-Dame.

Rolland et Thompson, rue St. Vincent.

Chapelleau et Lamothe, rue St. Gabriel, et chez le soussigné, rue St. Anable, Bureau de l'*Aurore*.

Prix, 20 sous; 7s. 6d. la douzaine.

F. CINQ-MARS.

ATELIER DE RELIEUR.

CHAPELEAU & LAMOTHE.

REMERCIENT sincèrement les MM. du Clergé et le public en général de l'encouragement qu'ils ont bien voulu leur donner et les prient de continuer à leur atelier à la rue St. Gabriel, faisant face à la rue Ste. Thérèse à quelque pas de leur ancienne demeure.

—ET—
Ils ont l'honneur de prévenir les MM. du Clergé, les Marchands, les Instituteurs et autres qu'ils viennent d'ouvrir un Magasin de Livres d'Ecoles à l'usage des Frères de la Doctrine Chrétienne et autres qu'ils vendront au prix les plus réduits.

—AUSI—
Ils sont prêts à exécuter toutes Reliures de Livres suivant les ordres qui leur seront donnés, et aussi promptement que possible. Ils espèrent par leur assiduité, leur attention et la modicité de leurs prix, s'assurer un Partage des Ouvrages.

CHAPELEAU & LAMOTHE.

Montréal, 24 juin 1845.

FRANCOIS XAVIER DEROME, Horloger, rue St. Denis, près de l'Évêché.
6 Février.

LIVRES A L'USAGE DES ECOLES CHRETIENNES ET AUTRES.

A CINQ PAR CENT,

Meilleur marché que partout ailleurs.

LES Soussignés viennent encore de réduire les prix de leurs Livres à l'usage des Ecoles, il devient inutile pour eux d'en fournir de nouveau une liste avec prix, exposés qu'ils sont d'en réduire encore les prix de jour en jour, ils s'engagent à les vendre A CINQ PAR CENT, meilleur marché que partout ailleurs, POUR ARGENT COMPTANT.

E. R. FABRE et C^{ie}.

Rue St. Vincent, No. 3, }
6 novembre 1845. }

CONDITIONS DE CE JOURNAL.

LES MELANGES se publient deux fois la semaine, le MARDI et le VENDREDI. Le prix de l'abonnement, payable d'avance, est de QUATRE PIASTRES pour l'année, et CINQ PIASTRES par la poste. On ne reçoit point d'abonnement pour moins de six mois. Les abonnés qui veulent cesser de souscrire au Journal, doivent en donner avis un mois avant l'expiration de leur abonnement.

On s'abonne au Bureau du Journal, rue St. Denis, à Montréal, et chez MM. FABRE et LEROUX, libraires de cette ville.

| | | |
|--|-----|------|
| Prix des annonces.—Six lignes et au-dessous, 1re. insertion, | 2s. | 6d. |
| Chaque insertion subséquente, | | 7½d. |
| Dix lignes et au-dessous, 1re. insertion, | 3s. | 1d. |
| Chaque insertion subséquente, | | 10d. |
| Au-dessus de dix lignes, 1re. insertion par ligne, | | 4d. |
| Chaque insertion subséquente, | | 1d. |

PROPRIÉTÉ DE J. M. BELLENGER ET A. T. LAGARDE, PROPRIETAIRES, ÉDITEURS.
IMPRIMÉ PAR J. RIVET ET J. CHAPLEAU.